Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

17 | 2017

La petite histoire

Avant-propos

Catherine Croizy-Naquet et Alain Delissen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1154>

DOI : 10.4000/elh.1154

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2017

Pagination : 11-17

ISBN : 978-2-271-11657-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Catherine Croizy-Naquet et Alain Delissen, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 28 septembre 2017, consulté le 28 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1154> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1154>

Tous droits réservés

Avant-propos

Après deux numéros sur des notions substantielles¹, étudier la « petite histoire » pouvait laisser espérer, de prime abord, respiration et légèreté. Or ce sujet, en apparence bien connu, s'avère fuyant et difficile. La difficulté ne tient pas seulement à l'ambition usuelle de la revue de se saisir d'un thème à travers des époques, à travers des aires culturelles et, surtout, à travers des disciplines variées. Elle réside dans le caractère fondamentalement labile d'une notion inassignable à un genre, à un registre, à des objets ou à des emplois déterminés, et en partie liée à une définition négative ou, si l'on préfère, à une définition dépendante. Elle ne s'envisage pas en effet sans la grande histoire, qui se construit contre elle et avec qui elle forme un couple contrasté, prenant consistance au moment précis où s'invente en Occident une histoire scientifique. Mais la seconde difficulté est que la grande histoire prête elle-même à des acceptions différentes. Elle intègre l'histoire officielle (celle des États, dynasties, peuples), imposant un monopole sur la vérité du passé et se faisant le lieu d'une légitimation politique. Elle englobe aussi l'histoire savante, académique, professionnalisée et en tant que telle lieu d'une autonomie du savoir. En regard, la petite histoire repose sur ce que recouvre le terme *petit*. Au mieux, l'adjectif infère une question d'échelle et de mesure (par le détail, par l'objet, par le singulier contre le collectif) ; au pis, il dénote la dévaluation de l'histoire en raison de la nature et de la factualité des faits relevés, de son manque de science, voire de doutes sur son authenticité. Replacée dans son historicité, la petite histoire doit donc être considérée tout à la fois dans ses formes, dans ses sources, dans ses usages historiens, dans ses pratiques médiatiques, avec ses artisans et le succès qu'elle rencontre ou le mépris qu'elle inspire, dans la conception de l'histoire qu'elle laisse percer. C'est ce à quoi s'emploient les articles rassemblés dans ce numéro. Pour autant, la petite histoire dont les contours se dessinent à la lecture des différentes contributions résiste encore à une perception précise et satisfaisante. Il faut donc faire un aveu : on est loin, très loin d'avoir épuisé le sujet ; on en est même à un premier débroussaillage qui fait apparaître ce que la notion, dans sa définition toujours mouvante, reconstituée par nécessité en contexte, a d'insaisissable, qu'elle soit sous la surveillance de la grande histoire ou qu'elle s'en fasse l'égale, voire qu'elle la domine ou l'inquiète.

La petite histoire sous surveillance

La première approche fait fond sur la fonction contrastive de la petite histoire, qui passe par le truchement privilégié de l'anecdote. Sa définition, établie par de nombreux travaux, s'appuie principalement sur trois traits : elle est de forme brève, elle est porteuse d'une dimension morale, elle a vocation à dévoiler les choses secrètes et cachées, comme la vie des grands². Dès les origines, elle est affectée d'un caractère péjoratif, dénoncée pour sa factualité et la nature des faits relevés, pour son manque de support épistémologique, pour sa dimension potentiellement fictive. Elle se déploie et véhicule néanmoins un récit parallèle à la grande histoire qu'elle innerve sans jamais prendre les mêmes allures ni porter les mêmes enjeux.

Les *Anecdota* de Procope de Césarée (vi^e siècle) avec leur titre éloquent d'*Histoire secrète* qu'analyse Filippo Ronconi constituent le modèle de la petite histoire, à cette grande réserve près que, par leur ampleur, elles démentent le critère de brièveté ordinairement invoqué. À rebours de la grande histoire et de ses conventions littéraires, le texte est marqué par son incohérence interne et la dispersion de ses notes ou peut-être, plus justement, par une succession d'anecdotes que relie le principe de l'association d'idées ou de contiguïté. Dans son prologue, Procope présente ce récit comme un outil complémentaire à ses ouvrages officiels. Même les passages les plus anecdotiques, d'apparence naïve et propices au divertissement, sollicitent en effet, sur un mode allusif et symbolique, le lecteur initial probablement très au fait de la grande histoire officielle des guerres. La vie secrète, qui ne devait être publiée qu'après la mort des protagonistes, est l'autre de la grande histoire, son pendant critique qui en décrypte les ressorts et les causalités, par le caché, par le for intime, que rehausse en l'espèce le goût de l'auteur pour le paranormal.

En ce sens, l'intimité des grands qui se dévoile dans la petite histoire prend une résonance exemplaire, comme l'atteste sa pratique au Moyen Âge et à la Renaissance. Bien que la notion d'anecdote n'y ait pas cours, elle se réalise dans le genre de la nouvelle, loin des chroniques conservant la mémoire des hauts faits. C'est ce que montre Jean-Claude Mühlethaler à propos de Boccace, de Marguerite de Navarre ou encore des *Cent Nouvelles nouvelles* bourguignonnes. La vie des puissants, construite sur les valeurs du groupe aristocratique, y est restituée dans ses faiblesses et dans ses grandeurs, balançant entre le rire et l'exemplarité, l'éloge et le blâme, le divertissement et la réflexion politique, matérialisant qui plus est la curiosité mondaine. Bien avant que Brantôme ou Tallemant des Réaux ne fassent des recueils d'anecdotes sur les grands de leur temps, la nouvelle témoigne déjà d'une autonomisation en cours de la petite histoire. Au xvii^e siècle – c'est ce que démontre Hélène Merlin-Kajman avec l'exemple du cardinal de Retz et d'Agrippa d'Aubigné –, les Mémoires s'emparent aussi de l'anecdote, nous interrogeant sur le récit qu'elle produit – des faits sans importance – et sur sa fonction d'explication de la grande histoire par les causes privées et par les accidents. L'entrelacement qui fait émerger les tensions subsistantes entre le public, digne d'être consigné, et le privé, voué à l'oubli, a pour effet de requalifier les petits faits comme la cause des grands faits historiques, sans pour autant menacer la hiérarchisation des récits et des événements : la petite histoire est cantonnée dans sa place

mineure, ne fût-ce que par le style. Est-ce si différent de l'effet que produit, exactement à la même époque à l'autre bout du monde, *l'Histoire oubliée de la rivière Lai* de Zhou Tingying, traduite ici par Claude Chevalayre ?

L'anecdote peut se concevoir alors comme un genre historiographique mineur, sans connotation forcément dépréciative. Muriel Brot en fait la démonstration avec *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron, et sur les mœurs et les écrits de Sénèque* (publié en 1778, revu et augmenté en 1782) de Diderot. L'écrivain, désireux de défendre le philosophe accusé de divers maux, entrelace les procédés d'écriture de genres historiographiques mineurs comme l'Éloge, l'Anecdote ou encore les Vies, afin de souligner les travers et excès du despotisme. Avec son titre emblématique d'*Essai*, il s'écarte de la grande histoire dans son acception académique pour composer une histoire critique, politique et philosophique, la figure du Sage lui permettant d'articuler les règnes des empereurs romains et des rois de France. Cette promotion de l'anecdote, Catherine Jami la voit aussi à l'œuvre dans le récit retraçant la visite de l'empereur Kangxi, le 18 mars 1689, à l'observatoire de Nankin, au cours de laquelle il dispense une leçon savante d'astronomie. Consignée dans plusieurs journaux, cette anecdote revêt, par le croisement des regards, une importance singulière, parce qu'elle se fait la mise en abyme de l'autorité impériale mandchoue qu'il convient d'affirmer devant l'hégémonie menaçante des lettrés chinois. Dessinant l'un des enjeux cruciaux du règne, s'inscrit-elle dans la petite histoire ou dans la grande histoire ? C'est la question du potentiel de l'anecdote qui se voit ainsi soulevée : autant sa capacité de suggestion et d'explication que sa valeur exemplaire.

La création artistique, en particulier le cinéma historique, met en jeu, sous un jour ludique et distancié, par la voie du contraste et du symbolique, cette propension de l'anecdote à pénétrer dans les coulisses de la grande histoire. Sacha Guitry puise allégrement dans le réservoir des menus faits historiques, abordant la grande histoire par le petit bout de la lorgnette, c'est-à-dire par la dimension intime, voire domestique et triviale. Benoît Barut prouve comment l'enchaînement des saynètes, par leur dispersion narrative doublée de la fabulation romanesque, génère une histoire « perlée » qui renouvelle les scènes sentimentales ou conjugales et dote les personnages historiques d'une épaisseur inédite. La petite histoire – Napoléon en robe de chambre à la veille de la bataille de Waterloo – fait entrevoir au spectateur l'envers du décor. Elle démonte la mécanique de la grande histoire, figée dans ses clichés.

La lecture de l'histoire par ce biais n'est pas sans conséquence. *Napoléon*, le film d'Abel Gance présenté en 1927, dont l'action se déroule entre 1792 et 1796, a provoqué, comme le rapporte Dimitri Vezyroglou, des réactions très divergentes. En dépit de l'unanimité sur ses qualités techniques et sa facture épico-lyrique, la vision apologétique de Napoléon en chef de guerre réduisant le désordre révolutionnaire est vivement vilipendée, spécialement par Léon Moussinac dans *L'Humanité* qui y voit un « Bonaparte pour apprentis fascistes ». Aussi subjective que soit cette appropriation de l'épopée napoléonienne, justifiée par le contexte historique de l'entre-deux-guerres et la montée des fascismes et des extrêmes droites, elle met en évidence la proximité avec l'idéologie fasciste qu'illustre, dans le film, une petite histoire corse, en apparence

anodine et très couleur locale. La manière dont elle s'invite dans l'histoire contemporaine concourt à raviver les passions et nourrir les propagandes.

On voit dès lors comment, hors du cadre proprement scientifique, elle est ou peut être instrumentalisée. La pointe extrême de l'instrumentalisation s'observe dans la vogue actuelle des « avatars mémoriels » associés à la Révolution, tels que les définit Martial Poirson. La production d'objets, d'images, d'imaginaires, d'accessoires matériels et immatériels qui forment la part concrète et visible de la petite histoire contribue à la diffusion d'une certaine vision de l'histoire. Cette dernière relève à la fois du fantasme, du documentaire et de la distance critique plus ou moins irrévérencieuse, le tout fournissant à l'historien un précieux terrain d'observation de l'inconscient culturel modelé par les mythes et stéréotypes qui travaillent encore le monde politique et médiatique.

Dans toutes ces configurations-là, la petite histoire ne se substitue jamais à la grande histoire : elle l'explique, la bouscule, la questionne, la contredit, la contourne. Fait exception, aux yeux d'Alain Delissen, un auteur comme Gosselin Lenotre, pour qui la petite histoire, celle des petites causes non perçues, c'est l'histoire. « Le pape de la petite histoire », selon l'expression de Franck Ferrand³, fait de l'écriture des actions secondaires son objet premier et sa méthode, fondée sur l'entassement de documentation, sans volonté explicative ni autre dessein herméneutique revendiqué que d'éclairer des mystères. Cette voie de traverse n'épuise pas la persistance de la partition existante. Le développement de l'histoire culturelle, de l'histoire des mentalités et des représentations vient y ajouter un nouveau paramètre circonscrivant la petite histoire dans l'exploration du petit, du minuscule, de l'infra-ordinaire, ce qui la place de plain-pied avec la grande histoire, universitaire et académique. La dichotomie n'est plus une question de hiérarchie, mais une affaire d'échelle et de focale.

Penser le couple petite histoire / grande histoire : une affaire d'échelle

Éléonore Reverzy voit dans les Goncourt les précurseurs de la petite histoire par l'attention qu'ils portent au petit, à l'« échantillon de robe », au « menu de dîner ». À rebours de la *doxa* scientifique dominant le XIX^e siècle, ils rejettent la grande histoire, tournée vers l'épopée et assujettie à l'idéal de la grandeur et au modèle de l'étude, au profit de l'anecdote, de la physiologie, du détail signifiant. Leur démarche historique repose sur la compilation, l'accumulation d'un matériau composite, l'autographe, l'estampe, les petits faits inédits, l'anecdote entendue comme histoire « à hauteur des corps, du côté de l'intime », le tout abouté sans volonté de tramer un récit sur un fil chronologique. Morcelée, fragmentée, se refusant au surplomb, leur œuvre ressemble à une collection foisonnante de documents qui, par la description vive, font l'histoire. N'y a-t-il pas une sensibilité comparable au petit dans l'attachement de Siegfried Kracauer aux figures secondaires et marginales, aux objets mineurs

ou délaissés, comme les spectacles de variétés ou le roman policier ? Cette préférence pour le petit s'accompagne, pour Sabina Loriga, d'une définition de l'histoire comme expression / mise au jour de l'à-peu-près et du provisoire, comme « pensée de l'anti-chambre », à la lumière notamment des conceptions différentes de Friedrich Nietzsche et Jacob Burckhardt sur les finalités de l'histoire.

Ces manières d'écrire l'histoire, déplaçant la focale, se sont appuyées dans la production historiographique sur des objets nouveaux : en bref, le détail, dans le sillage des travaux de Daniel Arasse et des historiens de l'art comme Philippe Dagen, et le petit, les petits – les vies minuscules à la Pierre Michon – documentés par les archives oubliées ou délaissées, auxquels se sont d'abord intéressés Arlette Farge et Jacques Revel⁴. En écho à Fabrice d'Almeida, la directrice de la revue *L'Histoire*, Valérie Hannin, insiste également sur la promotion du petit à travers le fait divers, pourvu qu'il soit appréhendé scientifiquement, comme l'a fait Michelle Perrot dans « L'affaire Troppmann », au lieu de flatter le goût pour le scandale. C'est cet usage qu'envisage aussi Marie-Ève Thérénty dans les petites histoires corsées, xénophobes et homophobes que publie en 1938-1939 la chroniqueuse judiciaire Simone France (sous un nom d'emprunt) dans le journal *Détective* fondé par Gallimard. Elle relie leur prolifération à un accroissement de l'homophobie et de la xénophobie propres à l'époque. Une poétique du fait divers s'y invente à l'occasion, par le format de la rubrique que soutient une rhétorique à la fois élevée et comique, qui joue du vrai, du faux, du supposé, du fantasme, de l'angoisse ordinaire. La démarche historienne y est nulle, même si pour l'historien le fait divers en série attrape le réel par le bas et capte quelque chose d'une période de l'histoire. On comprend dès lors pourquoi la « fait-diversification » de l'histoire, selon l'expression de Marie-Ève Thérénty, étend son emprise.

Ces fragments de vérité arrachés à l'histoire, Philippe Artières, dont Tiphaine Samoyault expose ici même la démarche historienne, les déniche du côté de l'ordinaire, ou de ce que Georges Perec appelle l'« infra-ordinaire », qui consiste à examiner « ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel⁵ ». Philippe Artières examine le corpus des manuels d'alphabétisation des travailleurs immigrés dans les années 1970 et les « historiettes » qu'ils contiennent, dans la tradition des manuels scolaires depuis le xix^e siècle. Les historiettes, fabriquées à partir des discours des immigrés lors de conflits récents, concentrent par leur format bref la diversité des luttes en question et font apparaître clairement l'ordinaire de la vie ouvrière. De tels témoignages suffisent à prouver la nécessité de l'entrelacement et de la superposition du petit et du grand pour fabriquer l'histoire, disons la science historique.

La petite histoire fait aussi irruption sans grande surprise, par effet de contamination, dans le champ de la fiction depuis une quarantaine d'années, comme métonymie ou métaphore de la grande. À suivre Bruno Blanckeman revisitant les romanciers contemporains, c'est soit par l'historiette qui met en scène, dans une geste épique, un personnage dont le destin se confronte à la grande histoire des guerres, des affaires d'État, à la façon de Jean-Marie Le Clézio, Marguerite Duras et Sylvie Germain ; soit par les figures du minimal, du minuscule, ou la miniature d'une configuration historique et culturelle, exploitées par Jean-Philippe Toussaint et Christian Gailly dans une

esthétique minimaliste. La petite histoire fait alors advenir les logiques infrasensibles et des déterminations subconscientes qui gouvernent l'attitude des personnages, souvent en rupture avec le monde. Patrick Modiano, bien qu'inclassable, incarne cette évolution. Le petit hyperbolique ou hyperbolisé pèse donc fortement à la fin du xx^e siècle pour pénétrer les dedans et les dehors de l'histoire et discerner l'étroite interdépendance entre les pulsions intimes et collectives. Traduits par Park Sunghyun, quelques poèmes de Ko Un issus de son projet monumental *Maninbo (Dix mille vies)* qui visait à dire, en poésie, une histoire traumatisée de la Corée contemporaine, nous rappellent aussi ce qu'une petite histoire lyrico-épique conserve aujourd'hui de pouvoir de subversion en terrains non démocratiques.

Loin de se résorber dans la grande histoire, entendue comme le grand large, spatial ou temporel, la petite histoire l'égalise dans le champ de l'intime, par la démarche scientifique qu'elle présuppose, par les sources qui la documentent et la contextualisation qu'elle réclame, et par des objets devenus communs depuis les *Annales* – aujourd'hui les corps et les émotions, par exemple. Mais ce n'est pas si simple. Les frontières, déjà poreuses, se brouillent singulièrement à l'épreuve des pratiques médiatiques, surtout à la télévision, qui touche des publics variés. Le clivage entre la grande et la petite histoire est remplacé par de nouveaux types d'affrontements entre une histoire savante, historienne, et une «histoire médiatique» qui, gagnant une visibilité inédite, est en passe, peut-être, de changer les rapports de force.

Renversement de la domination ou notion obsolète ?

Les entretiens avec Valérie Hannin et Fabrice d'Almeida se répondent remarquablement de ce point de vue. Lorsque la Télévision met l'histoire à la portée de tous sous la conduite d'Alain Decaux, dès sa première émission, *Le Tribunal de l'Histoire*, en 1951, la frontière avec l'histoire académique est fermement établie. Pierre Nora, dans un entretien avec Alain Decaux, la résume ainsi : d'un côté, l'historien universitaire producteur, «le vrai historien qui crée son objet» ; de l'autre, «l'historien médiatique transmetteur, condamné à prendre des objets historiques tout faits, tout élaborés», qui privilégie le récit et le côté psychologique et affectif⁶.

Depuis quelques années, la multiplication et la diversification des émissions historiques à la télévision changent la donne, accordant la part belle à une histoire publique se suffisant à elle-même. La télévision exige en effet de faire une histoire accessible, suivant des recettes préétablies, ajustées aux demandes supposées du public : le secret à dévoiler, l'importance des affects et des émotions, l'histoire singulière d'un acteur / témoin anonyme replacé dans un contexte précis, l'histoire *people*-isée à la *Closer*... Certes, toutes ne sont pas logées à la même enseigne et certaines bénéficient de l'assistance d'historiens reconnus. L'objectif n'y est pas tant de transmettre la connaissance, et surtout la connaissance académique, que de justifier l'existence de la vulgarisation. Dans la veine d'un Lorant Deutsch, les figures médiatiques les plus en vue, Stéphane Bern, qui se voit en journaliste faisant de l'histoire, et Franck Ferrand, qui se pense en

historien, promeuvent, chacun à sa manière, une histoire dictée par les impératifs de plaire et de construire une belle image du récit national, en somme de produire une histoire enchantante. Avec sa capacité d'instrumentalisation, l'histoire médiatique, sûre d'elle-même et de ses méthodes, se présente comme l'autre autorisée de l'histoire universitaire officielle et académique, qu'elle conteste, voire accuse – « On vous berne ! » – parce qu'elle désenchant le passé et ne sert pas le récit national. Devant cette déferlante médiatique prescriptive, l'histoire académique, ainsi inquiétée, est sommée de répondre, de prendre position, de trouver la parade, de lutter pour la reconnaissance et le rayonnement de son magistère.

Peut-on conclure ? Rien n'est moins sûr. Les articles rassemblés dans ce numéro ouvrent de multiples pistes confortant l'idée que la petite histoire résiste à tout essentialisme. S'ils aident à retracer une histoire moins caricaturale du couple constitué et à mobiliser des équivalents actuels de la petite histoire – histoire médiatique, histoire publique, histoire incorrecte, histoire 2.0... –, ils répondent surtout à l'existence même de cette notion sans équivalent ailleurs, qui pose au demeurant de sérieux problèmes de traduction – la petite histoire, un cas français ?

Notes

- 1 *Écrire l'histoire*, n° 15, *La Fin de l'histoire*, 2015 ; n° 16, *Accélération*, 2016.
- 2 Voir notamment Karine ABIVEN, *L'Anecdote ou la Fabrique du petit fait vrai. De Tallemant des Réaux à Voltaire (1650-1750)*, Classiques Garnier, 2015 ; Geneviève HAROCHE-BOUZINAC et al. (dir.), *L'anecdote entre littérature et histoire. À l'époque moderne*, Presses universitaires de Rennes, 2015.
- 3 Franck FERRAND, dans son émission *Au cœur de l'histoire*, sur Europe 1, en avril 2013.
- 4 Voir notamment Arlette FARGE, Jean-François REVEL, *Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants, Paris, 1750*, Hachette, 1988.
- 5 Georges PEREC, *L'Infra-ordinaire*, Éd. du Seuil, 1989, p. 11.
- 6 Alain DECAUX, Pierre NORA, *L'Histoire médiatique. Entretien*, Gallimard (Le débat), 2016, p. 45-80.